

Les enfants de Jean Drapeau et ceux de Jacques Couture

Jacques Godbout

Volume 21, numéro 6 (126), novembre–décembre 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29823ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godbout, J. (1979). Les enfants de Jean Drapeau et ceux de Jacques Couture. *Liberté*, 21(6), 111–115.

I. Les enfants de Jean Drapeau

A vingt-huit ans ils gagnent tous les deux un bon salaire. Cela leur a permis d'acheter une superbe Peugeot 404 diesel et d'habiter un appartement sauna-piscine. Quand l'un perd son emploi, ou qu'il y a grève, l'autre obtient suffisamment d'argent pour assurer l'essentiel. Ils coupent alors tout simplement dans leurs dépenses superflues : voyage au Mexique, vêtements et le reste.

Ils ont voté pour le Parti Québécois. Ils ne croient pas à Claude Ryan, trop laid, trop vieux. Mais ils aimeraient être assurés que le « oui » ne changera pas l'état de leur crédit chez Visa-Chargex. Ils n'ont jamais marché pour un McGill français ou pour crier : « Le Québec aux Québécois ! » avec des milliers de manifestants. Ils font plutôt du jogging sur la montagne. Chacun pour soi.

Ils participent de plein pied à la culture narcissique de la fin du siècle, comme l'a décrite Christopher Lash. Mais pour l'instant ils ne sont pas menacés de schizophrénie : la réalité de l'image leur suffit. S'ils s'ennuient au travail ils compensent dans leurs loisirs. S'ils font du ski ils se procurent des bottines Dynafit. S'ils font du bateau ils partent sur un grand voilier blanc. S'ils vont au restaurant ils mangent à la carte. Ils ne travaillent pas à l'usine, mais dans un bureau climatisé. Les loisirs à la chaîne sont leur seul esclavage.

Ils sont revenus éblouis de San Francisco. Et depuis, sur la platine de leur Hi-fi, ne tournent que des musiques de la côte. Lui surtout aime faire l'amour au son d'un disco tout volume. Elle, surveille l'apparition de ses premières rides.

Ils n'ont pas d'enfant. Ils n'en ont pas envie. Ils se suf-

fisent à eux-mêmes et d'ailleurs leurs parents en ont tant fabriqué qu'ils n'ont jamais pu jouir de la vie ! Ce ne sont pas leurs pères et mères qui seraient allés danser rue Crescent un mercredi, ou prendre un pot à minuit, rue Saint-Denis les vendredis ! Eux font ce qu'ils veulent, quand ils en ont le désir. Ils suivent des cours de danse, de poterie, d'espagnol et des séances de thérapie de groupe. Ce n'est pas qu'ils soient malades, mais il leur manque un certain « quelque chose ». Ils sont en réalité anxieux, mais connaissent mille façons de calmer cette anxiété. Le soleil des Antilles. Un rallye de motos. Un séjour en Europe. Le racquet ball.

Le référendum ? Ah ! La souveraineté ? Eh oui... bien sûr. Mais en réalité ils n'en ont cure. Que pourrait faire Narcisse de l'Indépendance ? *Il est déjà seul sur terre !*

Pendant ce temps, au parlement, les délégués d'une génération grégaire, enfants de la Crise qui ont connu la gêne avant l'abondance, s'agitent autour du partage des pouvoirs publics !

Cela n'intéresse plus ceux qui sont nés depuis le milieu du siècle, plus attentifs à l'écologie qu'aux discours nationaux. Le projet de société est venu trop tard, il n'y a plus sur les Plaines d'Abraham que des consommateurs qui se battent pour leur pouvoir d'achat sous le drapeau de la Confédération des Syndiqués Narcissiques. Au plus fort la poche. Le capitalisme monopolistique a pavé la voie. On la suit tête baissée !

Et les patrons moroses, qui n'ont aucune morale, se demandent où est passée celle de leurs ouvriers.

Il y a un temps pour tout. Ce n'est plus le temps de la nation québécoise. Nous nous sommes consommés dans un feu d'artifice exceptionnel pendant quinze ans. Chansons. Films. Romans. Poésies. Théâtre. Politique. On ne peut passer sa vie à investir ses émotions dans le seul spectacle du débat Québec-Ottawa ! La loi 101 a tué le Joul et la Résistance, la décentralisation des fêtes et la télévision ont fait le reste. Le Québec sent la passion refroidie.

Mais à vingt-huit ans ils s'en fichent éperdument. Lui aimerait acheter un cheval cette année. Elle voudrait bâtir un chalet à Sainte-Adèle, P.Q.

La publicité, depuis deux ans, ne chante plus la joie d'être québécois. Ils ne cherchent donc plus à se procurer ce plaisir. Ils luttent contre l'inflation, à leur manière, en empruntant ce qu'ils peuvent aujourd'hui pour le dépenser immédiatement. Demain tout ne coûtera-t-il pas plus cher ?

Mais qu'en coûtera-t-il d'être québécois ? Que devra-t-on payer pour parler français ? Cela ne les préoccupe guère. Comment voteront-ils finalement au « référendum » ? Cela a peu d'importance.

Or il ne faut pas désespérer : depuis si longtemps qu'on leur vend du savon sous forme de bonheur, de satisfaction, d'indépendance, quelqu'un saura certainement leur vendre l'indépendance sous forme de savon. Après ils en changeront.

II. Les enfants de Jacques Couture

Donc de jeunes policiers montréalais attaquent sauvagement des Haïtiens. A voir les cas soumis à la Commission de police, ils attaquent aussi parfois leurs semblables. Enfin. Le débat va devenir simpliste, noir et blanc. Il faudrait pourtant l'ouvrir.

S'agit-il ici de mauvaise conduite policière, de l'expression sauvage d'un racisme dont nous sommes tous coupables, ou de l'effet dévastateur des campagnes nationalistes ?

Jusqu'en 1967, le Québec des paroisses, comme autant de tribus jalouses, restait accroché à ses clochers. Même la métropole n'avait pas de quartiers mais des arrondissements, empruntés au martyrologe romain.

A cette époque un Haïtien dans la rue était un Noir qui parlait un français recherché, il était bien éduqué et fréquentait la religion. En chaque Canadien français un missionnaire sommeillait que la vue d'un étranger émouvait.

Vint l'Exposition universelle. La Terre des Hommes. Le monde changeait. A Big Sur, en Californie, les hippies lançaient les premiers chants d'une nouvelle civilisation. Les mêmes vibrations soulevèrent la France au printemps suivant. Les tribus du Québec s'étaient fondues en une grande famille pour accueillir des milliers de visiteurs étrangers, avec un élan du cœur admirable.

Ouverte au monde, la famille québécoise voulut prendre part au « concert des nations », le Parti Québécois fut fondé, et commença alors l'éloge de nos différences. Nous étions beaux. Il y eut de l'abus, mais peut-on s'aimer trop ? C'était notre tour.

Le chant national fit apparaître l'étranger pour ce qu'il était : le plus souvent un immigré empressé de se fondre dans le melting pot anglo-saxon. Les quelques braves qui nous avaient choisis nous accompagnèrent fièrement. Les petits Blancs qui nous méprisaient furent forcés, par l'accession du Parti Québécois au pouvoir, de se taire. Ils se mirent à nous haïr en silence.

Les étrangers, qu'ils soient visibles comme les Noirs et les Asiatiques, ou invisibles comme les Européens, sont maintenant plus nombreux que jamais. Les Haïtiens d'immigration récente ne parlent pas même français. On est loin du mythe de Philippe Cantave.

Les Antillais anglophones et les Noirs américains ont importé à Montréal leur culture violente. Mais aussi immigrer n'est ni un sport, ni un plaisir. Pendant ce temps les Québécois forment toujours une famille. A mesure que la vie économique se fait difficile et que les fédéralistes comme les souverainistes agitent la question nationale, naît la xénophobie. La famille québécoise n'est pas encore une nation. Pour y appartenir il faut soit être né d'une souche de l'Ile d'Orléans, soit parler « comme on parle ici ». C'est dire !

La xénophobie s'exprime comme elle est sentie. A Mirabel j'entendis l'autre jour une grand-mère se désespérer parce que sa petite-fille ramenait un Noir à la maison. « Remarquez, disait-elle à la cantonade, je suis pas raciale... mais y sont pas comme nous autres. » Evidemment.

Pourtant, avant de tenir des discours émus sur notre racisme, plutôt que de condamner qui que ce soit sommairement, ne pourrait-on tenter de comprendre notre comportement familial, d'étudier la place que nous sommes prêts à faire à l'étranger et les raisons fondamentales de notre xénophobie ?

Louis Bouchard, de la C.E.C.M., est aussi raciste que des policiers de la CUM. A la C.E.C.M. il défend le Québec des

paroisses et matraque les tenants des écoles pluralistes. N'est-ce pas le même mouvement ?

La question nationale est plus complexe qu'on veut le croire. Depuis dix ans la souveraineté du Québec a rallié les laïques de gauche et la droite catholique. Bourgault donne la main à François-Albert Angers. Ottawa, dans l'esprit oecuménique, attire par contre les catholiques de gauche et la droite laïque ! Les présidents de la J.E.C. donnent la main aux présidents de la Chambre de Commerce.

Or le fascisme, c'est l'alliance des nationalistes et des banquiers. Nous en sommes loin ! Et le racisme comme la xénophobie sont des manifestations de peur. De part et d'autre.

Il faut être naïf pour croire que la transplantation sauvage de milliers d'immigrants, poussés par la famine ou la guerre, ne va pas provoquer, dans une terre où les habitants sont attachés à leurs racines, un choc des cultures. Il serait par contre inintelligent de ne pas prendre acte de la naissance, dans la famille québécoise, d'une xénophobie active. Quel est notre seuil de tolérance ? La tranquille Angleterre est aujourd'hui secouée par des guerres raciales. A quand notre tour ?

Mais surtout il faut se rappeler que le raciste méprise l'autre pour des raisons biologiques. Nous avons tendance à confondre au Québec le choc des cultures avec la pensée raciste.

Notre naïveté nous fait aussi nous émouvoir devant la télévision et recevoir les *boat people*. Mais ne meurt-on pas autant à Calcutta ? En Amérique latine ? Ou faut-il mourir noyé pour toucher le Québécois ?

Un Haïtien de passage me disait : « Votre hiver vous protège. Votre terre se repose cinq mois par an. Elle ne s'épuise pas comme la nôtre. Et la neige effraie l'immigrant. Sans vos tempêtes vous seriez envahis, car vos lois sociales, l'éducation gratuite, l'assurance-maladie et le reste font de votre pays un paradis. »

Il faudrait peut-être désormais comme politique d'immigration autre chose que des bordées de neige et de bonnes intentions. Car qui ne voudra pas venir au paradis ?